

multicaule, qui est surtout cultivé dans l'est, et le chou cavalier dans l'ouest. A cette culture, on ajoute maintenant celle des pommes de terre, des betteraves, turneps, etc.

Il résulte de cette agriculture que la race bovine du Bocage n'est pas, comme celle du Marais, une race de prairie uniquement façonnée par le sol ; elle est, au contraire, rassemblée de très-près sous la main de l'homme ; elle passe à l'étable la majeure partie de son temps, y reçoit sa nourriture la plus substantielle, en sort tous les jours pour aller aux champs faire une promenade de santé plutôt que d'alimentation. Le bœuf vit ainsi dans la société continuelle de son maître ; il est élevé, traité doucement par lui ; au travail même, les mauvais traitements lui sont soigneusement épargnés ; ils sont remplacés par une série interminable de termes d'amitié, de paroles encourageantes et persuasives. Lors même que deux bœufs se battent, le bœuvier, au lieu de les séparer en les frappant de son aiguillon, commence par déposer cet instrument ; il se précipite sans armes entre les cornes qui s'entre-croisent, les saisit de ses mains, les détourne de leur direction hostile, et renvoie les deux adversaires pacifiés, non effarouchés à force de coups. La race bovine du Bocage porte éminemment les caractères d'une race homogène et ancienne ; toutefois, elle diffère de taille et de qualité suivant les lieux, c'est-à-dire suivant les ressources que lui offrent le sol, l'agriculture et surtout les soins. Il semble que le foyer le plus pur de la race occupe les deux versants de ces petites Alpes vendéennes, aux sommets boisés, aux pentes verdoyantes et arrosées, aux fraîches vallées qui s'étendent de Vouant à Tiffauges, passant par la Châtagneraie, Pouzauges, les Herbiers ; encaissés, au midi, le bassin de la Sèvre-Nantaise. Nulle part, en effet, la race n'offre plus de distinction, de finesse, plus de sang, en un mot, que dans cette fertile et pittoresque contrée ; nulle part elle n'est élevée avec plus de soins et plus d'amour.

Ce n'est pas là cependant qu'il faut chercher le point le plus actif de la production et le centre du plus grand commerce d'élevage ; c'est plutôt dans l'arrondissement de Parthenay. De temps immémorial, le reste du Bocage élève une grande quantité de bétail appartenant à la même souche ; mais, bien que la conformation et la robe restent les mêmes, la nuance varie selon le territoire, les soins et la culture. Les tribus qui vivent sur un sol aride, qui paissent la bryère, perdent leur taille, l'ampleur de leurs muscles, le brillant de leur robe. Le bétail du Bocage est l'objet d'un commerce très-actif, surtout à l'intérieur. Les animaux passent rarement leur vie entre les mains d'un même maître : né chez l'un, souvent ils sont élevés par un second, qui les cède à un troisième pour le commencement du travail, puis celui-ci à un quatrième pour le travail sérieux ; de là ils passent à l'herbager ou à l'engraisseur.

Le type de cette race se reconnaît à un front large et plat, à un nez droit, gros et court, à des cornes longues et effilées, blanches dans la plus grande partie de leur longueur, noires à l'extrémité. Ces cornes, à la forme desquelles on attache beaucoup d'importance, doivent, pour être dites bien plantées, s'écarter au sortir de la tête, puis revenir en avant, et enfin remonter en se contournant de telle sorte que leur pointe soit dirigée en haut. La peau doit être fine, douce, moelleuse. On n'admet dans tout le Bocage que la robe *froment* exempte de taches blanches. Cette robe varie seulement d'un ton plus vif à un ton plus pâle ; ce dernier est appelé *clair*, l'autre *poil rouge*. Le tour des yeux, du mufle, ainsi que la culotte, présente le duvet blanc perlé que l'on retrouve aux yeux, au nez et à la culotte du chevreuil. Les yeux et le mufle rouges, les cornes blanches, les robes blanches, noires ou mélangées, sont inconnus dans la race et rejetés comme autant d'intrus. La vache est toujours beaucoup plus petite que le bœuf ; elle donne peu de lait et n'est presque jamais employée aux travaux de la ferme. « Les vaches de la Vendée, dit M. de Sourdeval, ne vont pas, comme les mâles, courir les aventures d'un commerce lointain ; modestes ménagères, elles restent au village, où leur fonction unique est de perpétuer et d'étendre la famille dans tous les privilèges de sa race. »

Tout porte à croire que la race du Bocage, telle que nous venons de la décrire, existe depuis des siècles. Les éleveurs de ce pays professent pour elle un véritable culte, et, en général, pour rien au monde ils ne consentiraient à la transformer par des croisements. Il faut avouer que, dans l'état actuel de l'agriculture, leur méthode de perfectionnement par la sélection est encore la meilleure sous tous les rapports. D'ailleurs, malgré sa taille relativement petite, la race du Bocage est excellente, soit pour le travail, soit pour la boucherie, et il serait difficile d'en trouver une mieux appropriée aux conditions particulières dans lesquelles elle doit s'écouler son existence. Les pays qu'elle occupe sont situés entre le Marais, la Plaine et la Loire ; ils comprennent non-seulement tout le Bocage de la Vendée, mais encore celui des Deux-Sèvres, de Maine-et-Loire et de Loire-Inférieure.

Comme dernier trait caractéristique, nous ferons remarquer que cette race privilégiée ne prospère réellement qu'entre les mains des adeptes, des initiés du Bocage. Pour la conserver dans tout son lustre, il faut être soi-

même, en quelque sorte, disent les Vendéens, un *Bocageon* pur sang. Entre les mains des profanes, elle est *incomprise*, elle languit et se dénature.

Bocage royal, recueil d'épîtres de Ronsard, adressées à des rois, reines et hauts personnages contemporains du poète, dont le nom ne fait plus sourire, grâce aux études critiques de MM. Sainte-Beuve et Ph. Chasles. Le discours qui ouvre le *Bocage royal* est adressé à Henri III ; le poète, après avoir dit que, dans la politique, la douceur fait plus que la violence, traduit et éclaira sa pensée par la comparaison suivante :

Ne vois-tu ces rochers, remparts de la marine ?
Grondant contre leurs pieds, toujours le flot les mine,
Et, d'un bruit écumeux à l'entour aboyant,
Forcés de courroux, en vagues tournoyant,
Ne cessent de les battre, et d'obstins murmures
S'opposent à l'effort de leurs plantes si dures,
S'irritant de les voir ne céder à son eau.
Mais quand un mol sablon par un petit monceau
Se couche entre les deux, il fléchit la rudesse
De la mer, et l'invite, ainsi que son hôtesse,
A loger en son sein : alors le flot, qui voit
Que le bord lui fait place, en glissant se reçoit
Au giron de la terre, apaise son courage,
La caresse, et se joue aux abords du rivage.

Cette période assez longue est bien conduite ; la marche en est soutenue par l'heureuse variété des coupes, par la beauté des images et la pureté continue de l'expression. Les vers de ce genre ne sont pas rares dans le *Bocage royal*.

Ronsard, adressant les épîtres de ce recueil aux rois Charles IX, Henri III, aux reines Catherine de Médicis, Elisabeth d'Angleterre, etc., n'y a pas ménagé la louange, dans l'espoir évident de s'attirer quelque faveur. « Dans nos idées actuelles de dignité morale, fait observer M. Sainte-Beuve, et surtout quand on réfléchit à quels odieux personnages était vouée une si humble adulation, on a peine d'abord à ne pas s'indigner. Pourtant, à une seconde lecture, on découvre parmi ces flatteries d'étiquette plus d'un sage conseil, plus d'une leçon courageuse, et le poète est pardonné. Ce que veut, ce que réclame avant tout Ronsard, c'est la paix, l'union dans le royaume, et à la cour un loisir studieux et la protection des Muses. »

Le *Bocage royal* n'est pas le chef-d'œuvre de Ronsard ; cependant, il y a des passages fort remarquables. Il peut contribuer à relever le poète de la fétidité que lui infligeaient Malherbe et Boileau, les géomètres du Parnasse. On a diverses éditions anciennes de Ronsard ; mais il suffit de connaître le recueil des *Œuvres choisies* imprimé de nos jours (1862). M. Sainte-Beuve a donné un choix de ces poésies dans son *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle* (1^{re} édit.).

BOCAGE (Pierre-Martinien Tousez, dit), célèbre acteur français, né à Rouen en 1797, mort à Paris le 30 août 1863. M. Félicien Mallefille a consacré à Bocage une étude à laquelle nous croyons devoir faire des emprunts dont nos lecteurs ne se plaindront pas : « Quand, pour la première fois, Bocage s'est senti pris du désir de monter sur un théâtre, et comme possédé du démon dramatique, il était ouvrier cardeur dans une fabrique de Rouen, gagnant trois francs par semaine, couvert de haillons, nichant dans un galetas, moitié mourant de faim. C'est de là qu'il est parti. Et depuis, il a monté degré par degré toute l'échelle des contrariétés et des misères. Il s'est sauvé de la maison paternelle ; il a parcouru en vagabond la route de Paris ; il est allé frapper à la porte du Conservatoire, qui ne s'est pas ouverte ; et il allait en finir avec la vie, quand la main d'un frère l'arrêta au bord de l'abîme. Alors il fut obligé de payer son salut par la complaisance, et dut se rendre aux soi-disant sages conseils de son libérateur. Il fit de son mieux, et tenta tous les moyens possibles de devenir un homme positif. Tour à tour garçon épiciier, commis à la guerre, clerc d'huissier, il essaya dix fois de devenir quelque chose, et ne put rien être que ce que la nature l'avait fait, comédien ! » Certains biographes ont affirmé que Bocage s'était présenté au théâtre du Luxembourg, et qu'il avait été repoussé. La vérité est que Bocage fit partie d'une troupe ambulante qui explorait les infimes théâtres de province. Il acquit par de rudes labeurs ce qu'on appelle le métier, et revint à Paris, le cœur gonflé d'ambition. On ne sait par quel miracle le jeune cabotin parvint à attirer le duc de Duras, gentilhomme de la chambre ; mais, enfin, Bocage obtint la faveur de se présenter à la Comédie-Française, où il débuta, le 24 juin 1821, par le rôle de Saint-Alme, dans *l'Abbé de l'Épée*. *L'Almanach des spectacles* rend compte en ces termes laconiques de cette tentative infructueuse : « De l'âme, de la chaleur ; mais une trop grande taille, peu de soin et d'élégance dans la tenue. Le débutant n'a pas été reçu. » Ce jugement, juste dans sa sévérité, ne découragea pas le jeune homme, qui se résigna à retourner momentanément en province, sûr que le travail lui donnerait les qualités qui lui manquaient. Il revint à Paris, cinq ans plus tard, et débuta à l'Odéon, le 9 avril 1826, par le rôle de Tartuffe. L'effet de cette tentative, sans être bien éclatant, permit à l'artiste de rester au théâtre et de se fortifier par certaines créations. Son talent se révéla enfin dans *l'Homme du monde*, drame d'Ancelet. La critique lui reconnut alors, peut-être un peu légèrement, ce bon ton qu'il ne

posséda jamais complètement. L'organisation de Bocage brillait par une force qui excluait en partie la grâce. Après avoir paru dans *l'Homme habile*, comédie de d'Épagny, et dans le *Dernier jour de Missolonghi*, drame d'Ozaneaux, musique d'Hérold, Bocage quitta l'Odéon, et débuta au théâtre de la Gaîté, le 24 octobre 1829, par le rôle de sir Jack, dans *Alice ou les Fossoyeurs écossais*, mélodrame en trois actes, de M. Charles Desnoyers. Bocage créa, le 20 novembre suivant, avec un grand succès, le rôle de Wilfrid, dans *Newgate* ou les *Voileurs de Londres*, mélodrame en quatre actes, de MM. Thomas Sauvage et D*** ; puis il débuta au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 27 février 1830, dans la reprise de *l'Homme du monde*. Bocage se fit applaudir ensuite dans *Shylock*, où, interprétant de pâles imitateurs, il sut retrouver Shakespeare, et il aida puissamment au succès du drame intitulé : *Napoléon ou Schambrun et Sainte-Hélène*. Quelques mois plus tard, il créa le rôle du vieux curé de *l'Incendiaire* ou la *Cure et l'Archevêché*. Ce drame était d'une grande audace. On y voyait un archevêque exciter une malheureuse femme à devenir incendiaire. En face de ce prêtre par trop moyen âge se dessinait une sainte et vénérable figure, celle du curé, représenté par Bocage. « C'était bien là, dit M. Félicien Mallefille, le prêtre de l'Évangile, le vrai serviteur de Dieu, toujours prêt comme son maître à soulager le pauvre, à consoler l'affligé, à soutenir le faible, à relever le pêcheur tombé, mais inexorable pour le méchant endurci ; simple et humble avec les paysans, bonhomme avec les petits enfants, mais inflexible, ferme devant l'orgueil des grands ; ne tenant à rien qu'au presbytère où s'est écoulée toute sa vie de dévouement, n'aimant rien que son troupeau, qui ne retrouvera pas un pareil pasteur, et renonçant à tous deux plutôt que de capituler avec son devoir. » Puis vint *Antony*. Il était impossible de saisir plus vivement et de rendre plus poétiquement la pensée de l'auteur. Bocage avait courbé sa tête sous le poids d'une fatalité terrible ; il s'était enveloppé d'un sombre voile de mystère et de mélancolie, et il traversait la foule sans faire attention à personne, sans se manifester à personne. Il ne voyait qu'Adèle, n'aimait, ne voulait, ne comprenait qu'Adèle ; et il se faisait ainsi pardonner l'égoïsme, la violence, la férocity de sa passion. En donnant tout, il conquérait le droit de tout exiger. Et quand l'heure fatale sonnait, quand il fallait qu'Adèle choisît entre le déshonneur et la mort, on le voyait sans horreur et sans étonnement donner un coup de poignard à sa maîtresse, parce qu'on savait d'avance qu'il l'aimait assez pour l'assassiner, et trop pour lui survivre. Après *Antony* vint la *Tour de Nesle*. Tout le monde a encore devant les yeux la physionomie si multiple et en même temps si homogène du capitaine Buridan. Courage de lion, insouciance d'enfant, générosité de chevalier, férocité de bandit, rouerie de courtisan, tendresse de père, tous les sentiments les plus opposés de la nature humaine se trouvaient réunis sans confusion dans le cœur du même homme, et se succédaient sans cesse sur son visage sans s'y heurter jamais. Comment l'acteur était-il arrivé à amalgamer des éléments aussi hétérogènes ? Comme l'auteur, par un procédé très-habile, et cependant très-simple. De même que l'artiste met à son tableau un fond harmonieux pour marier ensemble les couleurs les plus disparates, de même les deux créateurs de Buridan avaient mis au fond de son caractère, pour en expliquer tous les contrastes, une nature en tout point excessive, capable de toutes les vertus comme de tous les vices, et que les circonstances poussaient tantôt au mal, tantôt au bien. » Bocage devint alors l'acteur par excellence, et fut proclamé le plus intelligent, le plus chaleureux des amoureux de théâtre ; il fut établi, dans un certain monde, qu'on ne pouvait être beau qu'à la condition de ressembler à Bocage dans *Antony*. Aussi, de toutes parts, vit-on paraître tout à coup des jeunes hommes pâles, aux longs cheveux noirs, promenant leur mélancolie rêveuse de salons en salons : tous s'essayaient à copier *Bocage-Antony*. Alors la critique vint, qui attaqua le comédien, et pendant que les idolâtres de son talent le posaient comme réalisant de la façon la plus absolue l'idéal du temps, et l'élevaient par-dessus tout, les raisonneurs s'insurgèrent contre un enthousiasme aussi exclusif. C'était alors le bon temps du romantisme. On nia l'acteur, parce qu'on niait l'école nouvelle qu'il personnifiait ; la lutte fut ardente et dura longtemps. Les défenseurs de Bocage répondaient avec raison que l'artiste savait au besoin élever et poétiser son talent. Ils citaient comme exemple le rôle du baron Delaunay dans *Térésa*, drame d'Alexandre Dumas, représenté, en 1832, à l'Opéra-Comique, et orné de mélodies classiques qui charmaient l'oreille des amateurs pendant les entr'actes. Bocage fut engagé à la Comédie-Française en 1832, et ce fait donna lieu à un singulier scandale. Une partie des comédiens français protesta contre cette décision du comité, et Bocage n'en débuta pas moins dans le rôle de Danville de *l'École des vieillards*. Les habitués de l'orchestre ne trouvèrent pas le jeu de l'artiste assez classique : ils daignèrent cependant applaudir Bocage dans le rôle de Christian de *Clotilde*, drame de Frédéric Soulié. La *Misanthrope* et *Nicomède* furent joués faiblement par Bocage, qui créa le personnage de Lovelace dans *Clarisse Har-*

lowe, drame de Dinaux. « Bocage, écrivait-on avec raison, ne saurait prendre l'allure puisante, simple et monotone des figures antiques : ce qu'il lui faut, c'est le frac, c'est le pourpoint ; varié dans son jeu, souple, intime, passionné, il excelle à représenter les types compliqués et changeants de la vie moderne. Ce n'est point un demi-dieu armé de la foudre, ce n'est point un héros taillé dans le marbre ; c'est un homme de chair et d'os, qui porte en lui tous les sentiments, tous les désirs, toutes les agitations de la nature humaine. Il aime, il hait, il croit, il doute, il menace, il tremble, il gronde et il pleure ! » L'hostilité de ses camarades de la Comédie-Française engagea Bocage à retourner au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il y obtint de nouveaux succès dans *Angèle*, d'Alexandre Dumas ; la *Vénitienne*, la reprise de *Pinto*, de Lemercier ; le *Brigand et le philosophe* ; les *Sept enfants de Lara*, de Félicien Mallefille ; *Don Juan de Marana*, et *Riche et pauvre*. Bocage, après avoir créé à l'Ambigu, en 1838, le rôle de Christophe le Suédois, eut l'idée malencontreuse d'accepter un engagement au Gymnase. « Maintenant, écrivait en 1840 M. Félicien Mallefille, Bocage est posé, comme on dit : il est marié, il est père de famille, et même, je crois, garde national... C'est pourtant toujours l'homme d'autrefois, bon, loyal et dévoué ; seulement, son enthousiasme s'est refroidi. Quand on le rencontre un rôle sous le bras, il ne vous dit plus avec une joie orgueilleuse : « Je vais jouer la comédie ! » mais avec un ton tranquillement découragé : « Je vais faire mon métier. » Le pauvre lion est emprisonné dans la petite cage du Gymnase, où on le nourrit bien, où on le peigne soigneusement, mais où il ne peut ni s'ébattre, ni bondir, ni rugir à son aise, et où on lui préfère ouvertement de jolis épagneuls, mignons, parfaitement dressés, qui savent donner la patte et danser sur le train de derrière. » Le drame, en effet, se jouait à mi-voix, au Gymnase, comme dans une chambre de malade. Bocage néanmoins s'y fit admirer dans diverses pièces et surtout dans *l'Interdiction*, où il retrouvait quelques-uns de ses élans d'autrefois. Préparé par ce noviciat semi-classique, Bocage accepta un engagement à l'Odéon, en 1843, et ramena la foule, qui désertait ce théâtre, en jouant dans la *Lucrèce*, de M. Ponsard, et *l'Antigone*, de MM. Paul Meurice et Vacquerie. L'acteur romantique par excellence sortait ainsi de son élément. Le 1^{er} juin 1845, Bocage obtint la direction de l'Odéon avec une subvention de 60,000 fr., puis de 100,000 fr. *Diogène*, de M. Félix Pyat ; *Agnès de Méranie*, de M. Ponsard ; *Echec et mat*, de MM. Octave Feuillet et Paul Bocage, lui valurent de nouveaux succès. Bocage, remplacé comme directeur, devint pensionnaire de la Comédie-Française, où il repartit, le 2 novembre 1848, par le rôle de Richelieu dans la *Vieillesse de Richelieu*, comédie en cinq actes et en prose, de MM. Octave Feuillet et Paul Bocage. Bocage n'avait aucune des qualités nécessaires pour personnifier, même à son déclin, l'homme qui parvint à force de séduction physique à donner au vice le plus crapuleux un vernis pénétrant. Les auteurs, de leur côté, avaient échoué en essayant de peindre un roué et un monde dont ils ne paraissent pas connaître le premier mot. L'ouvrage ne manquait pas d'intérêt, mais son titre l'écrasait. Le succès fut très-éphémère. L'année suivante, Bocage, renonçant définitivement à son rêve favori : s'acclimater à la Comédie-Française, reprit la direction du théâtre de l'Odéon. Appelé à faire partie de la commission chargée de préparer un projet de loi sur les théâtres, il se prononça énergiquement contre la censure, qui avait, en 1835, interrompu son succès dans *Ango*. Il développa un système de théâtres ambulants, qui, parcourant les campagnes, porteraient partout des idées civilisatrices. Le passage de Bocage à l'Odéon fut marqué par l'immense succès de *François le Champi*, que George Sand avait mis à la scène d'après ses conseils. Révoqué pour avoir tenté de réduire le prix d'entrée au moyen de *billets de famille*, Bocage alla jouer à la Porte-Saint-Martin le rôle du père Rémy de la *Claudie* de George Sand. En 1854, il parut au Vaudeville dans le *Marbrie*, d'Alexandre Dumas, et, l'année suivante, il remplit plusieurs rôles à la Porte-Saint-Martin dans le *Paris* de M. Paul Meurice. Il a créé, au Cirque impérial, l'amiral Bing, dans le mélodrame de ce nom (1857). En 1859, il prit la direction du théâtre Saint-Marcel. C'est dans ce petit théâtre, qui avait peine à porter ce grand artiste, qu'il trouva une de ses plus magnifiques inspirations dans le *Barde gaulois* (mai 1860). Bocage eut ce bonheur, après bien des traverses, de mourir en pleine lumière, après un succès qui montra à la nouvelle génération surprise ce qu'il était et ce qu'il avait dû être de 1830 à 1840. Les *Heux messieurs de Bois-Doré*, représentés pour la première fois à l'Ambigu, le 26 avril 1862, lui fournirent une magnifique et dernière création, et le bruit des applaudissements le suivit dans la tombe.

La grande période romantique fut le beau temps de Bocage. Alors il lutta de talent avec le génie de Frédéric-Lemaître, la passion de M^{me} Dorval, la majesté épique de M^{lle} Georges, et les rôles qu'il a créés sont si bien marqués à son sceau que nul n'a pu les reprendre et s'y faire accepter après lui. Grand, mince, élancé, d'une beauté mélancolique et byronienne, comme on disait en ce temps-là, il était su-